

**Platon**  
**L'animalité de l'homme selon Platon**

Jérôme Laurent

Philopsis : Revue numérique  
<https://philopsis.fr>

---

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](https://philopsis.fr)

Dans un texte célèbre du *Politique*, l'Étranger reprend le jeune Socrate sur sa façon maladroite de procéder à une dichotomie à propos de l'élevage des troupeaux et lui dit ceci :

« — [...] Il y a, disais-tu, deux sortes d'animaux, la première, l'humaine, la seconde, d'autre part, <qui englobe> en son unité la totalité des bêtes.

— Le jeune Socrate : C'est la vérité ! — L'Étranger : Dès lors il fut, à cet instant, visible pour moi, que, en mettant de côté une partie, tu te figurais avoir, laissé, pour constituer le reste, un genre unique (*genos hen*), qui comprendrait, lui, la totalité de ce qui restait ; et cela, parce que tu étais à même, en appelant cela "des bêtes", d'appliquer le même nom à la dénomination de tous ces êtres. — Encore là, c'est bien ce qui se passait ! — Or, ô vaillant sans égal, peut-être bien, à ton exemple, tel autre animal supposé, je pense, intelligent, ainsi la grue à qui l'on fait cette réputation<sup>1</sup>, ou encore quelque espèce analogue, opposerait-il à tout le reste des animaux, ce qu'un même nom lui sert pareillement à désigner, savoir l'unité du genre "grue" ; puis, en se prenant soi-même pour objet de vénération<sup>2</sup>, ne désignerait-il pas par aucun autre nom sinon celui de "bêtes"

---

<sup>1</sup> Les Anciens admiraient la rationalité des migrations des grues et donc leur « sagesse », voir Elien, *La personnalité des animaux*, livre III, 13 ; Aristote range cet oiseau parmi les animaux « politiques », aux côtés de l'homme, l'abeille et la fourmi (voyez *Histoire des animaux*, I, 1, 488a7-8).

(*thèria*), tous les autres animaux pareillement, une fois qu'il les aurait rassemblés, y compris les hommes, dans un même groupe ? »<sup>3</sup>.

Ce texte nous invite à la plus grande prudence quand il s'agit de parler des animaux comme d'un groupe homogène dont nous serions clairement séparés, nous les hommes ; même Descartes qui semble pourtant l'un des plus chauds partisans de la dichotomie homme/animal fait preuve de retenue dans la lettre à Morus du 5 février 1649 où il écrit : « Quoique je regarde comme une chose démontrée qu'on ne saurait prouver qu'il y ait des pensées dans les bêtes, je ne crois pas qu'on puisse démontrer que le contraire ne soit pas, parce que l'esprit humain ne peut pénétrer dans leur cœur pour savoir ce qui s'y passe »<sup>4</sup>. On ne peut pas prouver que l'animal pense, mais on ne peut prouver davantage qu'il ne pense pas.

Platon, le temps d'une mise en garde, se met en pensée dans le cœur de la grue, et imagine qu'elle pourrait être, si je puis créer le mot, « géranocentrique » comme l'homme est « anthropocentrique » : mesure de toutes choses, protagonisante sans le savoir, la grue dirait peut-être que rien de ce qui est grue ne lui est étranger, mais tout aussi bien que tout ce qui n'est pas grue — qui lui est étranger — est une seule sorte de vivant, le « non-grue ».

Si Platon accepte bel et bien que l'homme soit un animal à part, un animal extraordinaire que l'on peut isoler des autres, il ne le fait pas toutefois au nom d'une « anthropologie », et d'autre part il refuse qu'il y ait une unité indifférenciée du genre animal. La suite du *Politique* distingue ainsi les animaux que l'on peut domestiquer et les autres (264a), les animaux aquatiques et les animaux terrestres (264d). Quant au refus de la « vénération de soi » est, comme on sait, constant chez Platon et c'est l'un des points d'opposition à Protagoras. La référence au livre IV des *Lois* s'impose ici : « Pour nous, la divinité doit être la mesure de toutes choses, au degré suprême, et beaucoup plus, je pense, que ne l'est, prétend-t-on l'homme »<sup>5</sup>. Les affaires humaines n'ont de prix qu'en se rapportant à cette mesure universelle et éternelle qu'est le divin.

### L'animal en l'homme

Or le questionnement platonicien n'oppose pas d'entrée de jeu une « essence humaine » pure de toute animalité et une « essence animale » globale et sans diversité. Il peut y avoir une continuité de l'homme aux « autres animaux », mais la vocation de l'homme est de quitter sa propre animalité, ou plutôt de la domestiquer, pour qu'elle se rapporte elle aussi à la divinité mesure. Selon Platon, l'homme n'est pas une fois pour toutes et par essence un animal distinct des autres, mais c'est un animal qui choisit d'être différent des autres animaux et y arrive par la vertu et la pratique de la philosophie. Au début du *Phèdre*, renonçant à la pratique de l'exégèse de la mythologie à propos de l'enlèvement d'Orithye par Borée, Socrate explique ceci :

« Voilà donc pourquoi je dis “au revoir” à cet exercice, m'en reportant sur le sujet à la tradition. Je le déclarais à l'instant : ce n'est pas ces créatures que je veux scruter, mais moi-même. Se peut-il que je sois une bête plus complexe et plus fumante d'orgueil que Typhon<sup>6</sup> ? Suis-je un

---

<sup>2</sup> L'auto-glorification, même pour des motifs non futiles, est moquée par Platon ; voir *Théétète* : « Que l'on se glorifie d'une série de vingt-cinq ancêtres [...] lui [le philosophe] ne voit là que des chiffres étrangement mesquins (*mikrologia*) » (175a5-b1, trad. A. Diès) et *Philèbe* : « Tous les sages s'accordent pour s'exalter, à vrai dire, eux-mêmes en affirmant que l'intellect est le roi de notre univers et de notre terre » (28c6-8, trad. A. Diès).

<sup>3</sup> *Politique*, 263c4-d9, trad. L. Robin (légèrement modifiée).

<sup>4</sup> Adam-Tannery, III, 884-885.

<sup>5</sup> *Lois*, IV, 716c4-6, trad. E. des Places.

<sup>6</sup> Victor Cousin traduit : « un monstre plus compliqué et plus furieux ». La traduction est justifiée par l'usage (unique chez Platon) du terme « *teratologia* » en 229e1. Platon, qui a su décrire si vivement la monstruosité du tyran au livre VIII de la *République*, a peu parlé des monstres. On trouve dix-sept occurrences du terme *teras* dans ses

animal plus paisible et plus simple, qui participe naturellement à une destinée divine et qui n'est pas enfumé <d'orgueil> ? »<sup>7</sup>.

Important les êtres fantastiques de la mythologie dans sa vie intérieure, Socrate oppose deux types : celui de la « bête » complexe et emportée et celui de l'animal paisible et simple. Selon une figure chiasmique, le compliqué va avec les désirs et la sérénité avec la simplicité : on pourrait encore y voir une rivalité entre le multiple et l'unité. Socrate ne traduit pas le « connais-toi toi-même » en « quel homme suis-je ? » ou « qui suis-je ? », mais en « quel sorte de vivant suis-je ? ».

Toujours dans le *Phèdre*, la réponse qu'apporte le mythe de l'attelage ailé pour décrire la nature de l'âme montre que l'âme n'est ni absolument simple, ni extrêmement complexe : une structure triadique permet d'en rendre raison, et dans cette structure — celle d'un attelage— deux éléments, le *thumos* (l'ardeur) et les *epithumiai* (les désirs liés au corps) sont figurés par des chevaux<sup>8</sup>. Henri Maldiney, à propos du *Phèdre*, parle de la puissance symbolique de la figure du centaure, symbole de sagesse où l'animal est paisiblement associé à l'humain : « La sagesse du centaure est à la fois humaine et vitale. Aussi le centaure Chiron est-il l'éducateur mythique d'Achille. Dans le *Phèdre* de Platon, le bon cheval représente le *qumovi* au service du *noûs*, le mauvais cheval les *epithumiai*, les passions d'en bas »<sup>9</sup>. On le voit, Platon ne renonce pas purement et simplement à la mythologie : ce qu'il condamne, loin de le supprimer, il le transforme et l'intègre à son propre discours<sup>10</sup>.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](http://philopsis.fr)

---

dialogues.

<sup>7</sup>*Phèdre*, 230a1-6, trad. L. Brisson.

<sup>8</sup>Voir *Phèdre*, 246a-c et 253d-254e.

<sup>9</sup>Maldiney, H. (1973, 2012), p. 32, note 2.

<sup>10</sup>Il en est de même pour les discours sophistiques dont le début du *Phèdre* et les premiers discours du *Banquet* nous donnent une parodie.